

480865

LES PETITES
PENSIONNAIRES,

OU

LES JEUNES FILLES EN VACANCES,
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. BRAZIER ET MERLE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
des Variétés, le 2 Novembre 1813.

SECONDE ÉDITION.

~~~~~  
PRIX ; 1 fr. 25 c.  
~~~~~



PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

~~~~~  
De l'imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

Le Comte DORVILLIERS, Colonel  
 d'un régiment de Hussard..... M. Dubois.

La Baronne DE MARCILLY, sa soeur. Mad. Mengozzy.

ADOLPHE, fils du Colonel. } Officiers } M. Vernet.  
 SAINT-LÉON. .... } du régt. } M. Aubertin.  
 GERMANCE. .... } du comte } M. Cazot.

ALINE, fille de la Baronne. )  
 EMMA. .... )  
 VIRGINIE. .... ) jeunes } Mlle. Pauline.  
 CLARA. .... ) Pension } Mlle. Aldégonde.  
 ZOÉ. .... ) naires. } Mlle. Laure.  
 ÉLISE. .... ) } Mlle. Mariany.  
 } Mlle. Adèle.  
 } Mlle. Maria.

BRUSCKMANN, Maréchal-des-logis. (\*) M. Melcourt.

RUSTIC, garçon jardinier du Comte. M. Lefevre.

Hussards du régiment du Comte.

*La scène se passe dans le parc du Colonel, à peu de distance de St.-Germain-en-Laye.*

*Nota.* Le Colonel doit être habillé de la manière suivante : habit de ville, deux rubans à la boutonnière, chapeau militaire, culotte de casimir blanc, bas de soie, boucles, cravate noire.

Les jeunes filles doivent être habillées uniformément : robe blanche ou bleue, ceinture blanche.

Les officiers doivent avoir des habits du même régiment, ou bien un frac de ville, pantalon blanc, bottes, cravate noire, chapeau militaire.

(\*) Ce rôle doit être baragouiné en allemand.

LES  
PETITES PENSIONNAIRES,  
COMÉDIE.

---

*Le théâtre représente l'intérieur d'un beau parc ; sur la droite est la maison de la jardinière. Une terrasse borne le fond du théâtre et laisse appercevoir la campagne. Sur le devant de la scène est un banc de garçon, une table de pierre et un cabinet de verdure.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

RUSTIC, *seul, ratisant.*

Ma fine on a beau dire, c'est gentil les petites filles !... et je dis qu'hier il nous en est arrivé un joli petit troupeau. Il faut les entendre jacasser ! monsieur Rustic par-ci, monsieur Rustic par-là, et sautiller et courir au milieu des plates-bandes, elles sont joliment fourragé nos fleurs ! et puis moi, qui avais l'air de me mettre en colère, et monsieur le colonel qui me disait avec sa grosse voix : mille escadrons, monsieur Rustic, j'entends que ces demoiselles fassent ici toutes leurs volontés ; dam ! je dis qu'elles ont joliment profité de la permission. Allons, allons, allons, allons, je vas avoir de la besogne pour réparer le dégât qu'elles ont fait.

*Air : Adieu, je vous fais, bois charmans.*

Dans les salons, dans les bosquets,  
Fille plait toujours dans l' jeune âge,  
Mais elle n'y passe jamais  
Sans y causer quelque dommage ;  
Elle fait repentir souvent  
L'imprudent qui chez lui l'accueille :  
Ici c'est un cœur qu'elle prend,  
Là, c'est une fleur qu'elle cueille.

Allons, allons, Rustic, répare tout ça, voilà de l'ouvrage pour la journée, mon garçon. (*Il se met à ratisser.*)

( 4 )

SCÈNE II.

RUSTIC, BRUSCKMANN.

RUSTIC.

Tiens, v'là monsieur Brusckmann ! bonjour, monsieur Brusckmann, vous voilà de bon matin ?

BRUSCKMANN.

Est-ce qu'un soldat se lève tard ? j'ai plus travaillé que toi, depuis que je suis sur pied, j'ai fait sonner la boute-selle, surveillé le pansement, balayé les écuries, distribué les rations et fait faire les chambres.

RUSTIC.

Dam !.. moi, je n'ai pas fait tout ça. J'ai échenillé les maronniers, j'ai arrosé les melons, j'ai lié nos chicorées et j'vons ratisser nos allées. Ah ça ! dites donc, y a-t-il quelque chose de nouveau à la caserne ?

BRUSCKMANN.

Ne faut-il pas te faire un rapport à toi ?

RUSTIC.

Dam ! vous le faites ben à M. le colonel, le rapport, tous les matins, il paraît qu'il vous fait attendre aujourd'hui, il n'est pas encore levé ; c'est qu'à la campagne, il ne se lève pas d'aussi bon matin qu'à l'armée.

BRUSCKMANN.

Je crois bien..

*Air : Vaud. de l'Avare.*

Ici, nul soin ne le travaille,  
Il peut se lever le dernier ;  
Mais lorsqu'il faut livrer bataille,  
Mon colonel est le premier.  
Dès le point du jour il surveille  
Avec zèle ses escadrons ;  
En ces lieux nous le réveillons,  
Au camp c'est lui qui nous réveille.

RUSTIC.

Oh ! je sommes content de monsieur le Cemte ; je savons que là-bas il se conduit très-bien.

BRUSCKMANN.

Je lui dirai cela, je vas lui faire plaisir !..

RUSTIC.

Oh ! j'y ai déjà dit, on est ben aise d'avoir la satisfaction de ses supérieurs.

BRUSCKMANN.

Tiens, le voici avec madame la baronne, sa sœur.

( 5 )

SCENE III.

LE COLONEL, LA BARONNE, RUSTIC,  
BRUSKMANN.

LE COLONEL.

Ah ! bon jour, Bruskmann, c'est fort bien, toujours exact à ton devoir.

BRUSKMANN.

Mon colonel, voici le rapport de la nuit dernière.

RUSTIC à part.

Tous les matins il donne le rapport ; comme il est rapporteur !

LE COLONEL, après avoir lu.

C'est bon, c'est bon ; vas déjeuner, mon vieux camarade, et tu attendras mes ordres.

BRUSKMANN.

Suffit, mon colonel.

( Il sort. )

RUSTIC.

Je vas t'y aussi déjeuner, monsieur le comte ?

LE COLONEL.

Fais ce que tu voudras, imbécille.

RUSTIC.

En ce cas, j'y vas.

LA BARONNE.

Rustic ?

RUSTIC.

Me v'là, madame la baronne.

LA BARONNE.

Tu diras à Champagne, de mettre les chevaux à la calèche, et à ces demoiselles de venir nous retrouver ici. Entends-tu ?

RUSTIC.

Oui, madame, je m'en vais dire à ces demoiselles de mettre Champagne dans la calèche, et aux chevaux de venir vous retrouver ici.

( Il sort. )

SCÈNE IV.

LE COLONEL, LA BARONNE.

LE COLONEL.

Ah ! ça, ma sœur, vous disiez donc tout-à-l'heure ?...

LA BARONNE.

Je disais, mon frère, que ma fille et ses petites amies étant arrivées hier de leur pension, je ne crois pas convenable que votre fils vienne tous les jours avec les officiers de votre régiment, déjeuner et dîner au château.

LE COLONEL.

Bah ! quelle folie ! mon fils ne connaît pas sa cousine, comment voulez-vous que je lui défende de la voir,

LA BARONNE.

Ce n'est pas pour lui seul que je parle, mais mon neveu amène tous les jours ses camarades, et les propos un peu lestes, les plaisanteries équivoques.... enfin, les jeunes gens et les jeunes filles ne doivent pas se trouver trop souvent ensemble.

LE COLONEL.

Morbleu ! ma sœur, les officiers de mon régiment se distinguent autant par la politesse que par leur bravoure ; ils sont légers, étourdis, inconséquents ; mais ils sont chevaliers français, et savent ce qu'ils doivent au beau sexe.

*Air : Haïss' les femmes qui voudra.*

A servir Mars et les Amours,  
Le soldat français plein de zèle,  
Pour sa devise prit toujours,  
Tout pour l'honneur, tout pour sa belle.  
En noble et vaillant chevalier,  
Jamais rien ne l'arrête :  
Pour cueillir un nouveau laurier  
Sa main est toujours prête.  
Mais dès qu'il revient triomphant,  
D'autres soins occupant son âme ;  
Le guerrier n'est plus qu'un enfant  
Quand il paraît (*bis*) près d'une femme.

LA BARONNE.

Tout ceci ne me rassure pas.

*Air : Vaud. de Catinat.*

Je connais du soldat français  
Et les mœurs et le caractère :  
Ces messieurs ont de grands succès  
Chez Bellonne comme à Cythère.  
Aux camps si leur témérité  
Des ennemis glace les âmes,  
En ces lieux leur timidité  
Les rend dangereux près des femmes.

LE COLONEL.

Ah ! ah ! ... allons, ma sœur, il faut vous rassurer ; mais comment faire pour empêcher ces jeunes gens de venir me voir ?

( 7 )

LA BARONNE.

Il faudrait trouver un moyen...

LE COLONEL.

Ma foi, je n'en connais qu'un.

LA BARONNE.

Le quel?

LE COLONEL.

C'est de les consigner à la caserne, pendant tout le temps que ces demoiselles resteront au château.

LA BARONNE.

Ce moyen me paraît un peu violent.

LE COLONEL.

Bah, bah, les arrêts n'ont jamais fait de mal à de jeunes officiers. (*On entend chanter dans la coulisse.*) Je les entends, laissez-moi faire.

## SCENE V.

Les Mêmes, ADOLPHE, SAINT-LÉON,  
GERMANCÉ. (*Ils arrivent en chantant.*)

ADOLPHE, S. LÉON, GERMANCÉ.

*Air : Chantons les matines.*

A nous rendre ici tout nous excite,  
On vient de sonner  
Le déjeuner ;  
En ces lieux l'amitié nous invite  
A faire un repas,  
Doublons le pas.

ADOLPHE.

En tout temps la raison me gouverne,  
S'il le fallait je boirais de l'eau ;  
J'aime assez le vin de la caserne,  
Mais j'aime mieux celui du château.

TOUS EN CHŒUR.

A nous rendre ici tout nous excite, etc.

ADOLPHE.

Bonjour, mon père, bonjour, ma tante.

GERMANCÉ.

Madame la Baronne veut-elle nous faire l'honneur d'agréer nos hommages?

S. LÉON.

Mon colonel, vous nous voyez prêts à vous tenir tête à déjeuner.

LE COLONEL, *d'un air sévère.*

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

ADOLPHE.

A propos, mon père, je viens d'apprendre que ma cousine est ici . . . Cette bonne petite Aline, depuis dix ans que je ne l'ai vue, elle n'avait que cinq ans quand je suis parti pour l'école de Saint-Cyr, elle ne se souvient plus de moi, je gage ?

LA BARONNE.

Tu la verras, elle est venue passer ici les vacances, avec quelques-unes de ses amies.

S. LÉON.

Quelques-unes de ses amies !

GERMANCÉ.

C'est délicieux.

ADOLPHE.

Quand je vous disais, mes amis que nous passerions un été charmant, à la campagne de mon père.

LA BARONNE, *bas au colonel.*

Vous les entendez.

LE COLONEL, *d'un air sérieux.*

Un moment, messieurs, je suis très-mécontent de vous... d'où venez-vous ?

TOUS TROIS, *embarrassés.*

Mon colonel...

LE COLONEL.

D'où venez-vous ?

LA BARONNE, *à part.*

Quel embarras !

GERMANCÉ.

Mon colonel, nous venons de Paris.

LE COLONEL.

Comment, messieurs, vous venez de Paris ? Et de quel droit avez-vous couché à Paris ?

S. LÉON, *embarrassé.*

Colonel, nous n'étions pas de service.

LE COLONEL.

Répondez, messieurs, qu'avez-vous été faire à Paris ?

GERMANCÉ, *hésitant.*

Colonel, nous avons été voir des chevaux de remonte.

S. LÉON, ADOLPHE.

Oui, oui, des chevaux de remonte.

ADOLPHE.

Mon père, ils sont même fort beaux.

LE COLONEL.

Vous savez, que vous ne devez pas quitter le quartier sans ma permission, l'avez-vous demandée ?



( 9 )

S. LÉON, à Adolphe.

Ah ça, qu'est-ce qu'il a donc, ton père ?

ADOLPHE.

Le diable m'emporte si j'en sais rien.

LE COLONEL, avec sévérité.

Messieurs, vous allez garder les arrêts pour huit jours.

TOUS TROIS.

Les arrêts pour huit jours !

ADOLPHE.

Mon père, vous voulez rire.

LE COLONEL.

Je ne ris jamais, messieurs, quand il s'agit du service, de la discipline militaire. (*bas à la Baronne.*) Pour combien de tems ces demoiselles sont-elles ici ?

LA BARONNE.

Pour quinze jours environ.

LE COLONEL.

Il fallait donc me dire ça. (*haut.*) Pourriez-vous me dire, messieurs, pourquoi vous n'avez plus de moustaches ?

GERMANCÉ.

Allons, voici les moustaches à présent.

LE COLONEL, d'un air furieux.

Comment, messieurs, des officiers de cavalerie sans moustaches !.. mille escadrons, c'est un scandale... quinze jours d'arrêts.

S. LÉON.

Ne disons rien, car il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

ADOLPHE.

Attends, attends, je vais lui parler.

GERMANCÉ.

Et moi aussi.

Air : *Un homme pour peindre un tableau.*

Dites-nous donc, mon colonel,  
Pourquoi cette fureur soudaine ?

S. - LÉON.

Pourquoi par un ordre cruel  
Changer notre plaisir en peine ?

ADOLPHE.

Ici, nous ne savons pas bien  
D'où naît cette rigueur extrême.

LE COLONEL.

Je crois bien qu'ils n'en savent rien,  
Puisque je n'en sais rien moi-même.

ADOLPHE.

Allons, allons, mon père, vous ne voulez sans doute pas que nous nous rendions aux arrêts sans avoir déjeuné ?

*Les petites Pensionnaires.*

B

LE COLONEL.

Vous vous y rendrez sur-le-champ.

LA BARONNE.

Mais mon frère.

LE COLONEL.

Ces messieurs déjeuneront dans leur chambre ; Bruskmann sera chargé de vous donner tout ce qu'il vous faudra. (*Il appelle Bruskmann.*) Bruskmann, Bruskmann.

GERMANCÉ.

Ma foi, voilà une jolie matinée.

LE COLONEL.

Bruskmann, arrive ici.

## SCENE VI.

Les mêmes, BRUSKMAN N.

BRUSKMAN N.

Me voilà, mon colonel, je suis à vos ordres.

LE COLONEL.

J'envoie ces trois messieurs aux arrêts.

BRUSKMAN N.

Quoi ! ces messieurs aux arrêts !

LE COLONEL.

Pour quinze jours. Tu vas te rendre au quartier, et faire part de mes ordres au Major. (*bas.*) Veille sur-tout à ce qu'ils ne mettent pas les pieds au château.

*Air : De Madelinette.*

Que ta prudence les gouverne,  
Et montre un zèle tout nouveau ;  
Si l'un d'eux quitte la caserne,  
Pour un mois je te mets à l'eau.

BRUSCKMAN N.

Un mois à l'eau ! vous voulez rire !  
Un mois à l'eau ! quel triste sort !  
Mais avant que le mois expire,  
Mon colonel, je serai mort.

LE COLONEL.

Que ta prudence les gouverne, etc.

BRUSCKMAN N.

*Ensemble.*

Que la prudence me gouverne,  
Montrons un zèle tout nouveau :  
Si l'un d'eux quittait la caserne,  
Pour un mois je serais à l'eau.

S.-LÉON, GERMANCÉ, ADOLPHE.  
D'honneur, cet ordre me consterne,  
Je crains que par un coup nouveau  
Nous ne restions à la caserne,  
Car le gaillard n'aime pas l'eau.

LE COLONEL, *bas à Bruskmann.*

Bruskmann, tu porteras dans leur chambre un panier de vin de Bordeaux.

BRUSKMANN.

Oui, mon colonel. (*revenant sur ses pas.*) Colonel, garderaï-je les arrêts avec eux?

LE COLONEL.

Non, non, c'est inutile.

TOUS.

Que ta prudence les gouverne, etc.

Que la prudence me gouverne, etc.

D'honneur, cet ordre me consterne, etc.

(*S.-Léon, Germançé, Adolphe et Bruskmann sortent.*)

## SCÈNE VII.

LE COLONEL, LA BARONNE.

LE COLONEL, *riant.*

Ah ah! les pauvres diables, ils s'en vont bien attrapés.

LA BARONNE.

Je suis pourtant fâchée de la peine que je leur cause.

LE COLONEL.

Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

LA BARONNE.

Ils m'en voudront peut-être.

LE COLONEL.

Bah! bah! ils trouveront bien moyen de s'amuser; et puis, c'est autant d'argent que je leur épargne, les militaires en sont prodigues, il n'y a pas de mal à les obliger quelquefois à être sages.

LA BARONNE.

Ces pauvres jeunes-gens, je les plains.

LE COLONEL.

Bientôt ils n'y penseront plus.

*Air : Du verre.*

Ma sœur, ne vous chagrinez pas,  
Aux arrêts de les voir conduire,  
Si vous pouviez suivre leurs pas,  
Vous les verriez chanter et rire.  
Car le militaire français  
Prenant le temps vaillé que vaillé,  
N'a de chagrin d'être aux arrêts,  
Que pendant un jour de bataille.

*On entend les jeunes filles rire et chanter dans la coulisse.)*

LA BARONNE.

Voici nos jennes demoiselles qui viennent par ici.

LE COLONEL.

Je ne pouvais congédier nos étourdis plus à propos.

## SCENE VIII.

LE COLONEL, LA BARONNE, ALINE, EMMA,  
VIRGINIE, ZOË, ELISE, CLARA.

### CHOEUR.

Air : *Cueillons, cueillons ces cerises nouvelles.*

Non, selon moi, rien ne vaut la campagne,  
Et volontiers j'y passerais mes jours.  
Oui, je voudrais, dans l'ardeur qui me gagne,  
Faire des champs mes uniques amours.

ALINE, *tenant un nid.*

Depuis le lever de l'aurore,  
Nous n'avons pas perdu de tems,  
Ces rossignols viennent d'éclorre.

VIRGINIE.

Voyez ces bouquets odorans.

CLARA.

Dans le parc j'ai fait mes visites.

ELISE.

Moi, je connais tout le pays.

ZOË.

Je sais où sont les plus beaux sites.

ALINE.

Je sais où sont les plus beaux fruits.

CHOEUR.

Non, selon moi, rien ne vaut la campagne, etc.

LE COLONEL.

Eh bien ! mesdemoiselles, il paraît que vous vous êtes bien promenées ce matin.

EMMA.

Oh ! je vous en réponds.

ALINE.

Je n'en puis plus, j'ai déjà fait trois fois le tour du parc.

VIRGINIE.

Moi, j'arrive de la pièce d'eau.

ZOË.

Moi, je suis allé voir les enfans de la meunière.

CLARA.

Moi, j'étais si fatiguée d'hier, que je me suis assise sous les maronniers eu attendant ces demoiselles.

LA BARONNE.

Mesdemoiselles, il faut vous amuser, mais il ne faut pas négliger vos études.

EMMA.

Oh! nous avons travaillé ce matin. J'ai passé une heure au piano.

CLARA.

Moi, j'ai dessiné l'avenue du château.

ZOÉ.

Moi, j'ai lu un chapitre de Fénelon.

ALINE.

Moi, j'ai lu quelque chose de plus gai. Robinson Crusoe.

*Air : Vaud. du Petit Courrier.*

Je suivais ce bon Robinson  
Au fond de son île sauvage,  
Je le voyais loin du rivage  
Bâtir sa petite maison ;  
Je le voyais dans ses retraites,  
D'un ami pour toujours privé :  
Je me croyais avec ses bêtes,  
Lorsque Rustic est arrivé.

## SCENE IX.

Les mêmes, RUSTIC.

RUSTIC.

Me v'là, madame, les chevaux sont à la voiture.

LA BARONNE.

Nous allons à Marly, faire une visite à madame de Saint Alme, nous ne reviendrons que ce soir.

ALINE.

Comment! vous nous quittez!

LE COLONEL.

Pendant ce tems-là, nous vous laissons maitresses du château, vous allez commander dans la place.

EMMA.

Madame la Baronne, voulez-vous nous permettre de déjeuner dans le parc?

LA BARONNE.

Faites ce que vous voudrez.

LE COLONEL.

Et surtout amusez-vous bien. Rustic, je te mets sous les ordres de ces demoiselles.

RUSTIC.

Ça suffit; mon colonel, j'obéirai.

LA BARONNE.

Air : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Dans la prairie  
Allez courir,  
Et livrez-vous à la folie ;  
De la jeunesse il faut jouir ;  
Votre âge est celui du plaisir.

LA BARONNE.

Mes chers enfans  
Employez bien le tems ,  
Et que vos jeux  
Embellissent ces lieux.  
Courrez partout ,  
Visitez tout ;  
Je veux qu'ici  
Aucun souci

Ne vienne , hélas ! déranger la partie.

LE COLONEL et LA BARONNE.

Dans la prairie , etc.

LES PENSIONNAIRES.

Dans la prairie  
Allons courir,  
Et livrons-nous à la folie ,  
De la jeunesse il faut jouir :  
Notre âge est celui du plaisir.

( Elles sortent. )

*Ensemble.*

## SCÈNE X.

RUSTIC, *seul.*

Ta, ta, ta, ta, ta, sont-elles gentilles ! le sont-elles ? là ,  
je vous le demande , si l'on ne dirait pas de jeunes fauvettes  
qui prennent leur volée... Ces petites filles sont agaçantes , et  
je dis qu'on n'a pas mal fait de consigner nos jeunes officiers :  
morguenne ! avec un troupeau féminin comme celui qu'est ici ,  
n'y a pas à badiner ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

On a beau dire à d' jeunes drilles ,  
Qu'il faut respecter la candeur ;  
On a beau dire à d' jeunes filles ,  
Qu'il faut prendr' garde à leur honneur ;  
Un tendron va promettre  
Qu'il n' laiss'ra rien parmettre ;  
Un luron vous dira  
Qu'il s' contiendra . . . .  
Mais puis qu'ensemble  
On les rassemble ,  
Vous verrez comm' ça changera.

On se r'gardera,  
Puis, on sourira,  
Puis, on s' parlera,  
Puis, on s'agac'ra,  
Puis, on s'approch'ra,  
Oui da, oui da, oui da.

Mais, messieurs, finissez donc, nous appellerons nos parents, diront les jeunes filles. Oh ! mes demoiselles, diront les jeunes gens, vous êtes ben farouches, nous sommes honnêtes... et puis çï, et puis çà, patati, patata... Je sais ben que les jeunes filles savent se défendre ; stapendant, pour éviter un faux pas... (*il chante.*)

Prudence (*bis*), tu vaux ben mieux qu' tout ça.

## SCENE XI.

RUSTIC , SAINT-LEON , ADOLPHE , GERMANCÉ.

(*Ils paraissent au haut de la muraille et sautent dans le parc avec précaution.*)

S. LÉON, *au haut du mur.*

T'sit, t'sit !

ADOLPHE, *au haut du mur.*

Rustic, Rustic ?

RUSTIC.

Hé ben ! vous v'là, vous autres.

GERMANCÉ, *au haut du mur.*

Le colonel est-il parti ?

RUSTIC.

Il vient de monter en voiture avec madame la Baronne.

ADOLPHE, GERMANCÉ, S. LÉON, *sautant.*

*Vivat ! nous voilà maîtres de la place.*

RUSTIC.

Malpeste ! comme vous y allez.

ADOLPHE.

Bonjour, Rustic.

S. LÉON.

Comment te portes-tu, Rustic,

GERMANCÉ.

Tu ne t'attendais pas à nous revoir aussitôt.

RUSTIC.

Comment, messieurs, vous avez rompu vos arrêts !

ADOLPHE.

Nous ne les avons pas rompus, car nous n'y avons pas été.

RUSTIC.

Et M. Bruskmann, qu'en avcz-vous fait, il est sorti avec vous.

S. LÉON.

Nous l'avons laissé sous la table du cabaret voisin.

RUSTIC.

Bien travaillé, m'est avis cependant que vous vous êtes mis là dans un mauvais cas.

GERMANCÉ.

Hé, mon ami, nous avons de la philosophie.

*Air : J'ai vu le Parnasse des dames.*

Tu sais bien que par caractère,  
Toujours le Français fut léger ;  
Pour faire ce qui peut lui plaire,  
Il ne connaît pas le danger.  
Oui, lorsque sa fougue l'entraîne,  
Le Français, sans y réfléchir,  
Paiera't par un siècle de peine  
Une minute de plaisir.

RUSTIC.

Vous êtes ben heureux de penser comme ça, mais si monsieur le colonel revenait.

S. LÉON.

Bah! nous serons à la caserne depuis long-tems quand il reviendra. Ainsi, mon bon petit Rustic, nous comptons sur toi.

ADOSPHE.

Ce bon Rustic.

GERMANCÉ.

Il est si bon garçon.

RUSTIC.

Oh! là, là, comme ils sont polis! c'est qu'ils ont besoin de moi.

ADOLPHE.

Dis donc, la mère Giroflée est à Paris avec sa fille.

RUSTIC.

Oui : hé ben, après? où voulez-vous en venir.

ADOLPPE.

Tu sais bien que je veux voir ma cousine.

GERMANCÉ.

Que nous voulons voir ces demoiselles.

S. LÉON.

Et que tout serait perdu si l'on nous savait ici.

RUSTIC.

Voyons, voyons, où voulez-vous en venir?

ADOLPHE.

Tu vas nous ouvrir chez la mère Giroflée; je prendrai les vêtemens de sa fille; S. Léon, tu prendras ceux de la vieille jardinière, et toi, Germancè, uu des habits de cet imbécille de Rustic.



RUSTIC.

C'est ça, mais cet imbécille de Rustic ne se prêtera pas à cette manigance.

ADOLPHE.

Comment ! tu fais le difficile à présent ?.. Je te l'ordonne , je suis le maître ici.

RUSTIC.

Dam ! monsieur...

S. LÉON, *lui donnant de l'argent.*

Tiens , prends , ouvre la main et ferme les yeux.

RUSTIC, *mettant l'argent dans sa poche.*

Tenez , je mets tout ça sur votre conscience : voilà la clef.

GERMANCÉ.

A la bonne heure , et quoiqu'il puisse arriver , songe bien que tu ne nous a pas vus.

S. LÉON.

Et en attendant , tu feras le guet sur l'avenue , pour nous prévenir à tems si le colonel revenait.

RUSTIC

Soyez tranquilles.

S. LÉON.

Air : *De Jeannette.*

Vite à notre toilette .  
Qu'elle soit bientôt faite ;  
Les chemins sont ouverts ,  
Plus de chaînes cruelles ,  
Que ce soit de nos belles  
Que nous les portions les fers :  
Venez donc camarades  
Loin des arrêts maussades.  
Songeons à la gaité :  
Amis , il est indigne  
De voir qu'une consigne  
Nous fait fuir la beauté.

TOUS ENSEMBLE.

Venez donc camarades , etc.

( *Ils entrent dans la maison de la mère Giroflée.* )

## SCÈNE XII.

RUSTIC , *seul.*

Ma fine , qu'ils fassent comme ils voudront , je les avons avertis ; s'il leur arrive malheur , ça ne sera pas ma faute.

*Les petites Pensionnaires:*

C

( 18 )

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

J' n'approuvons pas leurs folies ,  
Je n' sais comment ça finira ,  
J' crains qu'à quelqu' s' étourderies  
On n' s'connaiſſ' ces lurons là.  
Ils traitioient tout ça d' vétilles ,  
Mais à part nous , je pensons ,  
Qu' si l'on les découvre en filles ,  
Ils n' s'ront pas de jolis garçons.

### SCENE XIII.

RUSTIC , ALINE , EMMA , VIRGINIE , ZOË , ELISE ,  
CLARA.

CHŒUR.

Air : *Allons , visitons. (De Quinze ans d'absence.)*

Allons ,  
Folâtrons ,  
Courrons ,  
Dansons  
Sur ces gazons .  
On ne doit pas  
Perdre ses pas  
Dans le jeune âge ;  
Et si le plaisir  
Cherche à nous fuir ,  
Loin de languir ,  
Loin de gémir ,  
Pour le saisir  
Il faut courir.

A L I N E .

Dans cette aimable solitude  
Jouissons sans  
Inquiétude ;  
Que les instans  
Destinés à l'étude ,  
Soient dans ces lieux  
Consacrés à nos jeux.

CHŒUR.

Allons ,  
Folâtrons , etc.

A L I N E .

Allons, Rustic, mon garçon, et vite, et vite un bon déjeuner.

E M M A .

Allons, mon ami, il faut te montrer ici.

LES PENSIONNAIRES.

A déjeuner , à déjeuner.

RUSTIC.

A déjeuner, à déjeuner ! qu'est-ce que ces demoiselles veulent ? des côtelettes, des poulets, une oie, je suis à leur service.

ALINE.

Imbécille, ce n'est pas ce qu'il nous faut.

RUSTIC.

Dam ! demandez ce que vous voulez, je n'avons rien.

EMMA.

Nous voulons faire un déjeuner champêtre, du lait.

ALINE.

Des fruits.

VIRGINIE.

Du beurre frais.

ZOÉ.

Du fromage à la crème.

ALINE.

Des noix.

RUSTIC.

V'là de drôles de goûts ; tenez, je vas dire à la mère Giroflée de vous arranger tout ça ; elle doit être rentrée, j'allons lui dire de vous préparer une omelette au lard : all' a un fameux talent pour les omelettes au lard.

EMMA.

C'est cela, appelle la mère Giroflée.

Air : *Vaud. de Haine aux Femmes.*

Allons, Rustic, fais ton devoir ;  
Je sens que l'appétit me gagne,  
Et je veux, comme à la campagne,  
Déjeuner avec du pain noir.

TOUTES.

Oh ! oui, du pain noir, du pain noir.

EMMA.

Ailleurs, voyez la différence,  
Si l'on voulait nous en servir,  
Ce serait une pétéance,  
Ici, pour nous c'est un plaisir.

RUSTIC, *à part.*

Allons voir si la toilette de nos officiers est finie. (*Haut.*)  
Mère Giroflée, mère, Giroflée, Suzette, Blaise, et vite à déjeuner.  
(*Il rentre.*)

SCENE XIV.

ALINE, EMMA, VIRGINIE, ZOË, ELISE, CLARA.

ALINE.

En attendant le déjeuner, je vais m'amuser à lire un passage du *Tasse*.

EMMA.

Ah ! un passage du *Tasse* ! par exemple...

ALINE.

Cela vous étonne, mademoiselle.

EMMA.

Je crois bien ; le maître d'Italien disait l'autre jour que cet auteur était au-dessus de vos forces, et que vous ne pouviez pas le traduire.

ALINE.

C'était de Clara que M. Carmanini voulait parler.

CLARA.

De moi ! vous vous trompez, mademoiselle, c'était de Virginie.

VIRGINIE.

Ces demoiselles oublient sans doute que j'ai remporté le prix de la dernière composition.

ALINE.

Vous aviez fait six fautes et moi cinq.

VIRGINIE.

Vous voulez dire que j'ai fait cinq fautes et vous six.

ALINE.

Demandez à Emma.

EMMA.

Moi, je n'apprends pas l'italien.

ALINE.

Oh mon dieu ! comme vous faites votre renchérie, parce que vous savez un peu d'anglais.

EMMA, *piquée*.

Moi ! je fais ma renchérie ! je ne sais pas ce que vous voulez dire.

ALINE.

Cependant, cela n'empêche pas que l'autre jour vous avez bien manqué de ne pas aller à la promenade, vous qui êtes si savante : madame était assez en colère contre vous.

EMMA.

Cà n'était pas pour mon devoir ; mais vous, vous seriez toute la semaine en pénitence si vous n'étiez pas protégée.

A L I N E, *avec humeur.*

Moi!.. Ah! mesdemoiselles, je vous demande si c'est vrai?

E M M A.

Ne me poussez pas à bout.

A L I N E.

C'est bon, mademoiselle Emma, une fois de retour à la pension, nous n'irons plus ensemble.

E M M A.

Ce sera comme vous voudrez.

A L I N E.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Eh quoi! toujours des querelles?

E M M A.

Je n'oublierai pas ce trait.

V I R G I N I E.

Finissez, mesdemoiselles,  
Si quelqu'un nous entendait....

E M M A.

Plus d'égards qui me retiennent,  
Entre nous plus d'amitié.

A L I N E.

Pour peu que ça vous convienne.  
Mon dieu j'y suis de moitié.

E M M A.

Vous êtes une grondeuse.

A L I N E.

Tant mieux, si c'est mon plaisir.

E M M A.

Vous êtes une boudeuse.

A L I N E.

Ah! mais vous allez finir.  
Allez, allez, rapporteuse,  
Vous n'aimez que les caquets.

E M M A.

Si je suis un peu causeuse,  
Du moins je ne mens jamais.

A L I N E.

On se plaint au réfectoire  
Que vous n'avez pas de soin.

E M M A.

Pour vos fautes, ma mémoire  
Me servirait au besoin.

A L I N E.

Souvent on vous réprimande  
Quand on sonne le dîner;  
Mais vous êtes si gourmande!....

T O U T E S.

Paix! voici le déjeuner.

CLARA.

Fil que c'est vilain, mesdemoiselles, de se disputer comme cela.

ALINE.

Je suis un peu vive.

EMMA.

Je me fâche souvent sans raison.

ALINE.

J'ai eu peut-être un peu tort.

EMMA.

J'ai bien quelque chose à me reprocher.

ALINE.

Tiens, embrassons-nous.

EMMA.

Oh! de tout mon cœur, et qu'il n'en soit plus question.

ALINE, *l'embrassant.*

Bien volontiers.

## SCÈNE XV.

Les mêmes, S. LEON, *sous les habits d'une vieille paysanne*, ADOLPHE, *en petite villageoise*, GERMANCE, *en garçon jardinier.*

( *Ils apportent tout ce qu'il faut pour le déjeuner.* )

S. LÉON.

Patience, patience, mesdemoiselles, vous allez déjeuner tout-à-l'heure.

ALINE.

Ah! voilà la mère Giroflée. Oh comme elle est changée depuis cinq'ans, je ne la reconnais plus.

EMMA.

Ah voilà sa fille.

ADOLPHE.

C'est sans doute sous ce berceau que ces demoiselles veulent déjeuner.

ALINE, *à S. Léon.*

Attendez, attendez, ma bonne mère.

Air : *Vaud. du Printems.*

Vous charger ainsi n'est pas sage,  
A peine pouvez-vous marcher;  
Il faut prendre garde, à votre âge  
Un rien vous ferait trébucher.

S.-LÉON, *s'appuyant sur Aline.*

Permettez-moi, mademoiselle,  
De m'appuyer sur votre bras:  
Et croyez qu'avec vous, ma belle,  
Je ne craindrais pas un faux pas.

ALINE.

Oh je suis forte , allez , appuyez-vous sur moi.

S. L ÉON.

C'est ce que je fais. ( *à part.* ) Qu'elle est gentille ! ( *haut.* )  
Allons , grand paresseux , est-ce que ce couvert n'est pas encore mis ?

EMMA.

Oh ne le grondez pas , c'est qu'il n'est pas fait au service....  
Je vais vous aider mon ami.

GERMANCE.

Grand merci , ma belle demoiselle , c'est que voyez-vous ,  
ça fait perdre la tête , quand on sert de jolies filles comme vous.

ALINE.

Dites donc , mère Giroflée , c'est votre fille , cette belle enfant ?

ADOLPHE.

Oui , ma belle demoiselle , pour vous servir si j'en étions capable.

VERGINIE.

Quel âge avez-vous.

ADOLPHE.

Dix-huit ans vienne la Saint-Martin.

EMMA.

Elle est bien forte pour son âge.

ALINE.

Et bien brune.

S. L ÉON.

Dame , mademoiselle , c'est que vous ne faites pas ce qu'elle fait.

ADOLPHE.

*Air : Celui qui dit que deux beaux yeux.*

Me l'avant toujours de grand matin ,  
J' vas travailler dans le jardin ,  
Et quand l' soleil est dans son plein ,

J'ai rose , ( *bis* )  
Ça n' me rend pas le teint

Couleur de rose.

ALINE.

Mère Giroflée , est-ce que vous ne pensez pas à marier votre fille ?

S. L ÉON.

Oh ! pardonnez-moi , je comptons la marier aux Rois , avec ce mauvais sujet.

EMMA.

Ah ! c'est M. Blaise qui est son prétendu ?

( 24 )

GERMANCÉ.

Dam', oui, mamzelle; Suzette est notre accordée.

S LÉON.

Allons, allons, mesdemoiselles, à table, à table.

ALINE.

Oui, oui, à table.

S LÉON.

Ah! mademoiselle Aline, je vous ai vue bien jeune, je vous ai souvent portée dans mes bras, vous ne vous rappelez plus ce tems, dam! vous étiez si petite.

ALINE.

Oh! mon dieu! mère Giroflée, je ne vous reconnais plus.

S. LÉON.

Je crois bien, je suis bien vieillie, si vous vouliez me permettre de vous regarder de plus près.

ALINE.

Bien volontiers, bonne mère.

S. LÉON.

*Air : Ça fait toujours plaisir.*

Comment n' pas vous reconnaître  
En voyant vos attraits?  
Si vous vouliez permettre,  
Je vous embrasserais.

ALINE.

Je veux bien y souscrire  
Si c'est votre désir.

S.-LÉON, *l'embrassant.*

Ah! je n' peux pas vous dire  
Combien ça m' fait d' plaisir.

ADOLPHE, *à part.*

Oh l'heureux coquin!

*Même air.*

A c' t'exemple fidèle  
Dont l' cœur est si content,  
Si vous vouliez, mam'seille,  
M' permettre' d'en faire autant?

EMMA.

Je veux bien y souscrire  
Si c'est votre désir.

ADOLPHE, *embrassant Clara.*

Ah! je ne peux pas vous dire  
Combien ça m' fait plaisir.

GERMANCÉ.

Si ces' demoiselles voulaient me permettre, pendant qu'elles ont en train de se laisser embrasser?



( 25 )

ALINE.

Oh ! tu n'es pas une femme , toi.

GERMANCÉ.

Ça me ferait autant de plaisir qu'aux deux autres.

S. LÉON.

Non, non, mesdemoiselles, ne vous laissez pas embrasser par ce rustre.

GERMANCÉ, *à part.*

Oh ! vous me paierez ça vous deux.

ALINE.

Comment donc ? qu'il embrasse sa future.

EMMA.

Oui, oui, monsieur, embrassez Suzette.

GERMANCÉ.

Oh ! ce n'est pas la peine.

TOUTES.

Allons, allons, embrassez Suzette. (*On le force à embrasser Alphonse.*)

EMMA.

Comment ! c'est son prétendu ? . . . Comme il a l'air froid avec elle !

CLARA.

Comme il est réservé.

ZOÉ.

Peu galant.

ÉLISE.

Peu complaisant.

EMMA.

Il ne lui a pas seulement dit un mot aimable.

ALINE.

Avance donc, grand nigaud.

TOUTES.

Ah ! ah ! ah ! qu'il a l'air bête !

ALINE.

*Air : De la parole.*

Voyez comme il reste interdit,  
Voyez cette triste figure.

EMMA.

A sa maîtresse il n'a rien dit,  
Dirait-on que c'est sa future ?

ALINE.

Ah ! renoncez à les unir,  
Quelque désir que soit le vôtre,  
Votre fille aurait à souffrir ;  
Tenez, je dois vous prévenir

*Les petites Pensionnaires.*

D

( 26 )

Qu'ils ne sont pas faits (*bis*) l'un pour l'autre.

TOUTES.

Votre fille aurait à souffrir, etc.

EMMA.

C'est égal, nous voulons nous charger du trousseau de la mariée.

S. LÉON.

Oh ! vous êtes trop bonne.

ALINE.

Je me charge du chapeau de votre fille, le jour de son mariage.

Z OÉ.

Moi, je veux lui faire cadeau d'une jolie robe de percale.

CLARA.

Moi, d'un joli tablier de taffetas.

S. LÉON.

Remerciez donc, mademoiselle, faites la révérence.

ADOLPHE.

Grand merci.

EMMA.

Dites donc, mesdemoiselle, si pour passer le tems, nous essayons de l'habiller comme le jour de ses noccs ?

TOUTES.

Oh ! oui, oui.

ALINE.

C'est ça, c'est ça, Virginie ; va dans ma chambre, tu nous apporteras tout ce qu'il faut pour la toilette de cette belle enfant.

VIRGINIE.

J'y cours.

( *elle sort.* )

ADOLPHE, à *Germancé*.

Est-ce qu'elles veulent me déshabiller ?

GERMANCÉ.

Laisse-les faire, nous rirons.

ALINE.

Allez vite, mesdemoiselles, et toi, viens ici, ma petite Suzette.

## SCENE XVI.

Les Mêmes, excepté VIRGINIE.

EMMA.

Viens donc ici.

( 27 )

ADOLPHE.

Non, mesdemoiselles, je n'oserai jamais,

ALINE.

Mais viens donc, puisque nous le voulons.

ADOLPPE, à part.

Me voilà dans un bel embarras !

( Toutes les petites filles entourent Adolphe pour le déshabiller. )

ALINE.

Air : *Un morceau de ce pâté.*

Ce lourd costume des champs,  
Ma chère enfant, ne vous sied guère;  
Sous d'autres ajustemens  
Vous saurez bien mieux plaire.

EMMA.

Quittez ce tablier  
Et puis cette cornette.

ADOLPHE, à part.

A me déshabiller,  
Je vois que l'on s'apprête.

LES PETITES FILLES.

Ce lourd costume des champs, etc.

GERMANCÉ, S.-LÉON.

*Ensemble.*

Puisque des tendrons frais et charmans  
Veulent t'habiller à leur manière,  
Loïn de rejeter leurs soins pressans,  
Mon ami, laisse-toi faire.

ALINE.

Mais pourquoi  
Cet effroi ?

Viens, approche, ma chère.

ADOLPHE.

Qui ? moi ? non.

EMMA.

Dis-moi donc,  
Quel mal pouvons-nous faire ?

LES PETITES FILLES.

( *Courant après Adolphe.* )

Ce lourd costume des champs, etc.

S.-LÉON, GERMANCÉ.

*Ensemble.*

Puisque des tendrons frais et charmans,

ADOLPHE.

Qu'oique des tendrons frais et charmans  
Veuillent m'habiller à leur manière,  
Malgré des soins aussi complaisans,  
Je ne puis les laisser faire.

( *Virginie rentre avec une robe et un bonnet.* )

EMMA.

Laissons cette petite sottise, elle ne vaut pas la peine qu'on s'occupe d'elle.

ALINE.

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pour lui donner des vêtements  
Plus beaux que ceux de son village,  
Nous aurions ôté ses rubans,  
Nous aurions ôté son corsage;  
Puis son bavolet,  
Et puis son bonnet. . .

EMMA.

Et peut-être encor davantage, (\*)

ALINE.

Nous aurions dansé à sa noce.

EMMA.

Oui, nous aurions dansé l'allemande, monsieur Blaise?

GERMANCÉ.

Je savons danser le rigaudon et la bourée, et je danserions peut-être ben la gavotte aussi.

ÉLISA.

Oh! il serait curieux de voir comment il s'en tirerait.

EMMA.

Il faut en essayer.

ALINE.

M. Blaise, voulez-vous nous faire l'honneur....

GERMANCÉ.

Dam! ce n'est pas de refus, j'y ferons de notre mieux.

ÉLISA.

Prends ma guitare dans le pavillon, et accompagne-nous.  
(*Germancé, Aline et Emma se placent, Elisa pince l'allemande sur la guitare.*)

EMMA.

Dis donc, Aline, qu'est-ce que tu penses de ce jardinier?

ALINE.

Ma foi, ma bonne amie, je crains bien que nous ne soyons dupes de quelques plaisanteries.

---

(\*) Dans les villes de province où il ne se trouverait pas des acteurs qui sussent danser, la scène finira après le couplet, et Rustic arrivera tout de suite.

SCENE XVII.

Les Mêmes, RUSTIC.

RUSTIC, *accourant.*

Sauve qui peut ! sauve qui peut !

A LINE.

Hé bien ! qu'est-ce encore ?

RUSTIC.

Monsieur Brusckmann. Il dit qu'il vient faire le siège du château, et qu'il veut emmener prisonniers à la caserne tout ce qui s'y trouve.

S. LÉON.

Mes amis, ceci nous regarde.

GERMANCÉ.

Sauvons-nous !... sauvons-nous !

A LINE.

Ciel... ce sont des hommes que ces femmes-là .. Ah ! mes amies, qu'allons-nous devenir quand maman saura cela ?

RUSTIC.

Les voici, les voici.

EMMA.

Cachons-nous dans la ferme.

( *Les petites filles entrent dans la ferme, et les officiers escaladent le mur pour se sauver. Rustic va prendre dans la ferme leurs habits d'officiers, et les leur jette par-dessus le mur.* )

SCENE XVIII.

RUSTIC, BRUSCKMANN, CHASSEURS.

CHOEUR.

Air : *Cocu, cocu, mon père.*

Avançons en silence ;  
Il faut de la prudence ,  
Amis , je vous réponds  
Que bientôt nous les tiendrons .

BRUSCKMANN.

Si dans une minute  
Ils ne cessent la lutte ,  
Je veux n'être qu'un sot .

UN CHASSEUR.

Nous vous prenons au mot .

CHOEUR.

Avançons en silence , etc .

BRUSCKMANN, *à la cantonnade.*

Front. Restez-là, vous autres, et gardez toutes les issues. Vous deux, suivez-moi. On dit qu'ils sont cachés dans la ferme. Ah! messieurs, vous vous déguisez en femme! Vous allez voir beau jeu. Regardons à travers la serrure; comment donc, ils sont tous rassemblés comme quand on donne le mot d'ordre. Ah! mes petits amis, je vais vous y mettre à l'ordre. Ah! vous croyez vous jouer de Brusckmann.

UN CHASSEUR.

Dites donc, mon officier, si vous m'en croyez, nous mettrons le feu à la maison.

BRUSCKMANN.

Non, agissons d'abord froidement; voyons quelle mine ils font. (*Regardant.*) Comment donc? j'en vois six.

UN CHASSEUR.

Père Brusckmann, vous voyez double.

BRUSCKMANN.

Cà ne serait pas étonnant, le vin de Bordeaux m'a toujours fait cet effet-là. Messieurs, ou mesdames, comme il vous plaira, voulez-vous sortir, oui ou non?

RUSTIC.

Qu'est-ce qu'ils disent?

BRUSCKMANN, *écoutant.*

Ils ne disent rien. Si vous ne sortez pas, je vais faire sauter la maison. Ils ne disent rien. Parle-leur, toi, je ne dois plus compromettre ma dignité.

UN CHASSEUR.

Messieurs, le père Brusckmann est décidé à tout.

BRUSCKMANN.

Qu'est-ce qu'ils répondent?

UN CHASSEUR.

Rien.

BRUSCKMANN.

C'est bon.

UN CHASSEUR.

On va enfoncer la porte. Ils ne répondent rien.

BRUSCKMANN.

C'est excellent. Oh! le colonel va être instruit de tout.

*Air: Lise épouse l' beau Germance.*

J'admire votre constance,  
Mais avez-vous l'assurance  
Que ces officiers rusés  
Soient des hommes déguisés!

BRUSCKMANN.

Si j'en suis sûr!

( 31 )

Je suis de ces vieilles lames !  
Qu'on ne ferait pas aller...  
Mon cher, si c'étaient des femmes,  
On les entendrait parler.

Allons, allons, une dernière sommation ; après ça, nous  
battrons en brèche, et nous ne ferons pas de quartier à la  
garnison.

BRUSCKMANN.

Oh ! pour le coup, je n'y tiens plus.

*Air : La loterie est la chance.*

Allons, enfonçons la porte,  
C'est le moyen d'en finir ;  
Mais n'allez pas de main morte :  
Il est tems de les punir.

CHOEUR.

Allons, enfonçons la porte,  
C'est le moyen d'en finir ;  
Mais n'allons pas de main morte :  
Il est tems de les punir.

## SCENE XIX.

Les Mêmes, LE COLONEL, LA BARONNE.

LE COLONEL.

Que veut dire ce tapage,  
Dont j'ai droit de m'offenser ?

BRUSCKMANN.

Vous en saurez davantage,  
Mais laissez-nous tout casser.

LES CHASSEURS.

Allons, enfonçons la porte, etc.

LE COLONEL et LA BARONNE.

*Ensemble.*

Pourquoi frapper de la sorte ?  
Brusckmann voulez-vous finir ?  
En enfonçant cette porte,  
Où voulez-vous en venir ?

BRUSCKMANN.

Mon colonel, la discipline militaire est compromise, votre  
panier de vin de Bordeaux est cause de tout.

LE COLONEL.

Explique-toi, vilain ivrogne.

BRUSCKMANN.

Je conduisais le panier de vin et les officiers aux arrêts ; ils  
m'ont fait entrer dans un cabaret sur la route, pour se rafraî-  
chir, et de verre de vin en verre de vin, ils m'ont laissé sous  
la table, et sont venus se mettre aux arrêts dans votre parc.

LE COLONEEL.

Et qui veux-tu prendre dans cette maison ?

BRUSKMANN.

Hé bien, elles.

LA BARONNE.

Comment, elles !

BRUSKMANN.

Et oui, puisqu'ils sont là-dedans déguisés en femmes.

LE COLONEL, *furieux.*

Déguisés en femmes ! quelle audace ! Bruskmann, enfoncez cette porte. Déguisés en femmes ! ceci pousse la raillerie.

BRUSKMANN.

C'est ça, enfoncez la porte, le colonel l'ordonne.  
( *Les chasseurs frappent à grands coups, et enfoncent la porte.* )

BRUSKMANN.

Allons, allons, mes officiers, toute résistance est inutile ; il faut me suivre à la caserne.

## SCENE XX.

Les Mêmes, ALINE, EMMA, ZOE, CLARA,  
ÉLISE, VIRGINIE.

( *Elles arrivent en se tenant par la main, et conduites par Bruskmann, qui les amène sans les regarder.* )

BRUSKMANN.

Allons, mes officiers, il faut me suivre aux arrêts, aux arrêts.

LA BARONNE.

Que vois-je ! Aline et ses amies.

Air : *Approchez, charmante Rosière.*

Venez, venez, mesdemoiselles,  
Parlez sans crainte et sans détour.

LE COLONEL.

Parlez sans crainte et sans détour.

ALINE.

Hélas ! par des ruses cruelles,  
On sût nous tromper en ce jour.

EMMA.

Nous étions sans méfiance...

LE COLONEL, LA BARONNE.  
Vous étiez sans méfiance ?

ALINE.

Trois officiers déguisés...



LE COLONEL, LA BARONNE.  
Trois officiers déguisés.

ALINE.

Aussi malins que rusés...

LE COLONEL, LA BARONNE.  
Aussi malins que rusés,  
Ont su tromper ici votre innocence.

LE COLONEL, LA BARONNE.  
Ils ont osé tromper votre innocence.

ALINE.

Monsieur, monsieur, ils ont été discrets.

LE COLONEL.

Vit-on pareille audace?

TOUTES.

Nous demandons leur grace.

LE COLONEL, BRUSCKMANN.

Ils vont aller aux arrêts ;  
Voilà, voilà donc le mystère,  
Ce sont nos foux, la chose est claire ;  
De cet écart punissons-les.

ALINE, LA BARONNE, LES PETITES FILLES.

Ils vont aller aux arrêts ;  
Voilà, voilà tout le mystère,  
C'est Adolphe, la chose est claire ;  
Pardonnez à ces indiscrets.

## SCENE XXI ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, RUSTIC, SAINT-LEON, ADOLPHE,  
GERMANCE, *en habits d'officiers.*

RUSTIC.

Place, place, v'là qui va tout expliquer.

LE COLONEL.

Approchez, approchez, messieurs.

S. LÉON.

Mon colonel, nous pardonneriez-vous d'avoir rompu nos arrêts ?

LE COLONEL.

Messieurs, ces arrêts étaient une plaisanterie. Mais ce qui n'en est pas une, c'est de vous être introduit chez moi, par escalade.

*Les petites Pensionnaires.*

D

ADOLPHE.

C'était pour voir ma cousine.

LE COLONEL.

Compromettre ces demoiselles, abuser de leur crédulité en vous déguisant en femmes : voilà ce que je ne pardonne pas ; aussi, messieurs, je vous ordonne les arrêts d'honneur pendant un mois, et cette fois-ci vous serez réellement mes prisonniers.

GERMANCÉ.

Vos prisonniers, mon colonel, nous ne demandons pas mieux.

*Air : Il me faudra quitter l'empire.*

Après cent preuves de vaillance,  
On vous a vu par vos bienfaits,  
Accueillir avec indulgence  
Les ennemis que vous aviez défaits.  
Après de vous, à votre table,  
Vos prisonniers furent admis,  
Mon colonel, soyez assez aimable  
Pour nous traiter en ennemis.

LA BARONNE.

Mon frère, ils vous connaissent bien.

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Oh ! bien volontiers, monsieur le colonel, nous n'avons pas de rancune.

LE COLONEL.

Allons, messieurs, remerciez ces demoiselles ; vous dînez avec elles au château.

RUSTIC.

Les voilà bien punis, à leur place, je recommencerais tous les jours.

LE COLONEL.

Vous voyez, ma sœur, que les précautions ne servent à rien, et qu'il vaut encore mieux laisser venir ces étourdis au château quand nous y sommes, que de les empêcher d'y venir quand nous n'y sommes pas.

### VAUDEVILLE.

*Air : Du Vaud. de Boileau à Auteuil.*

A la gaité qu'on s'abandonne,  
Je renonce au droit de punir,  
Et que le jour où je pardonne  
Soit tout entier pour le plaisir.

CHOEUR.

A la gaité qu'on s'abandonne, etc.

( 35 )

ALINE, *au Public.*

Air : *De la romance de Téniers.*

Craintives en votre présence,  
A peine osons-nous nous montrer ;  
Messieurs, qu'ici votre indulgence,  
Par un *bravo* daigne nous rassurer,  
Pardonnez-nous quelques inconséquences,  
Et songez bien en ce moment,  
Que dans les jours consacrés aux vacances,  
On ne doit pas songer au châtime*nt*.

CHŒUR

A la gaité, etc.



FIN.